

CAUSERIE.

Je ne connais pas de plus grand plaisir que celui causé par la lecture du journal favori. Que d'heures qui auraient paru bien longues se sont écoulées rapides grâce à la feuille aimée! Le soir venu, après une journée bien remplie, n'est-ce pas que l'on éprouve une douce jouissance à s'étendre paresseusement dans son fauteuil, près de ceux que l'on aime et loin des opportuns, et à déplier son journal? Sans effort, sans fatigue, sans questions on se met au courant des faits et gestes des hommes du jour, on apprend toutes les nouvelles, on se forme une opinion. Pour vous plaire, lecteur, le télégraphe a joué toute la journée, les reporters ont battu le pavé pour recueillir des faits divers intéressants; pendant cette même journée, et toujours pour vous faire plaisir, le rédacteur en chef s'est passé la main six fois sur le front et six magnifiques idées sont sorties de ce cerveau puissant, et vous les savourez, gourmand que vous êtes!

Ecoutez-vous vous-même:

—Bon, encore le ministère tombé dans le pétrin! je m'en doutais, mon journal me faisait pressentir cet heureux dénouement... au reste, un ministère qui durerait toujours ne serait pas un ministère. Qu'est-ce que dit le premier-Montréal sur ce pétrin-là?... Oui, c'est bien cela... c'est exactement ce que je pense... le raisonnement est juste... décidément mon journal est à la hauteur de la crise...

Ah! voilà qui me fait plaisir: les Français, au Tonquin, marchent de succès en succès; encore une victoire! Peu de sang versé, l'ennemi est battu à coups de manœuvres plutôt qu'à coups de canon; quel contraste avec les boucheries anglaises en Egypte! Mon journal fait bien ressortir cette différence: les Français montrant aux Chinois par leur tactique savante qu'il est impossible de résister, les Anglais essayant de noyer le fanatisme musulman dans des mares de sang!—

Tous ces renseignements sont donnés par votre journal, toutes ces réflexions vous sont suggérées par la lecture d'une dépêche ou d'un article; une simple phrase qui vous frappe vous donne parfois l'occasion de débiter un petit monologue qui bien souvent est un chef-d'œuvre de bon sens.

Après les articles sérieux et de longue haleine viennent les renseignements utiles et amusants. Vous avez pu lire la semaine dernière, dans les journaux, un aperçu de statistique que le *Journal du Dimanche* (\$2 par an), lui aussi, a publié. Nous savons tous maintenant qu'il y a en notre beau pays

11 hommes mariés au-dessous de 16 ans		
3 veufs	do	do
2 veuves	do	do

Est-ce que ces seize individus n'ont pas droit à une mention spéciale? Ces onze messieurs en tête de la liste, ces Mozart de l'amour conjugal, méritent-ils des félicitations ou des condoléances? *That is the question.* Pour moi, je penche du côté des félicitations. On peut ne pas avoir toutes ses dents et pourtant se sentir des velléités de génie; nous devons accepter les talents précoces et ne pas nous apitoyer sur leur sort.

Vous, monsieur le rieur, qu'est-ce que vous faisiez bien à 16 ans? je vais vous le dire. Vous étiez en train d'user votre trente-sixième paire de culottes sur les bancs du collège; grâce à l'argent du papa on vous bourrait de vers latins, de thèmes grecs et de soupe au pois. Vous n'aviez à vous occuper de rien: l'instruc-

tion vous arrivait toute fraîche et la soupe toute chaude. Beau mérite, en vérité!

Nos petits maris au-dessous de 16 ans vous battent haut la main, en voulez-vous la preuve?

Tenez, prenons-en un au hasard. A sept jours on le sevrerait, à trois mois il tuait son premier chat, à un an il savait par cœur les noms des femmes célèbres, à deux ans le latin n'avait plus de secrets pour lui, à cinq ans il faisait à pied un voyage d'exploration et poussait jusqu'à Bord à Plouffe, à dix ans le fils en savait plus long que le père — en fait de mathématiques, enfin à quinze ans, après cinq ans d'une vie orageuse, monsieur faisait une fin et épousait une fraîche jeune fille de trente-trois ans!...

Est-ce que vous auriez pu en faire autant? Non. Donc, tirez un grand coup de chapeau à ces hardis pionniers du mariage.

Les trois veufs au-dessous de 16 ans méritent aussi toutes nos félicitations. Laissez-moi m'expliquer. Le veuvage est une sinécure que souvent les plus méritants n'attrapent que sur leurs vieux jours. Pourquoi ne pas féliciter nos trois prodiges du repos dont ils jouissent? J'admets, comme vous, qu'ils ne l'ont pas gagné, mais est-ce bien une raison pour se montrer jaloux?

Nos compliments à ces messieurs, mais qu'ils ne recommencent pas. Chacun son tour.

Il me reste deux veuves au-dessous de 16 ans, et pour elles j'ai gardé toutes mes larmes. Je ne puis vraiment m'empêcher de m'apitoyer sur le sort de ces deux jeunes femmes. Les voilà toutes seules, exposées aux orages et aux tempêtes de cette mer terrible, la vie! Pauvres bâtiments qui, au premier voyage, perdent leurs capitaines! qui les guidera, qui les ramènera au port? Oui, je les plains de tout mon cœur ces trente-deux printemps qui ont perdu cent, qui sait? peut-être cent vingt hivers! Le début n'est pas heureux, mais qu'elles reprennent courage: il y a des commerçants qui commencent par des faillites et finissent par mourir millionnaires. Qui sait si nos deux jeunes veuves ne laisseront pas, en temps voulu, des veufs qui ne compteront, eux aussi, que des printemps?

Vous voyez tout ce qu'un simple article de journal peut vous inspirer de réflexions. Le gai succède au sérieux, le lugubre succède au gai, puis arrive le comique.

Vous avez entendu parler de Toronto? Ses habitants, qui sont des gens modestes, l'appellent la Ville-Reine, *the Queen City*. Mon journal m'a bien fait rire, l'autre soir, en me donnant à savourer toute une longue dépêche datée de la dite ville. Le fait était tellement important qu'il méritait les honneurs du télégraphe.

Figurez-vous que les hommes chauves de la Ville-Reine ont fondé une alliance offensive et défensive. Ces malheureux étaient en butte à tant de plaisanteries, à tant de vexations qu'ils ont senti le besoin de se grouper pour se défendre, et comme les chauves sont toujours des gens d'esprit, jugez si la défense va être savante. Des quolibets vont pleuvoir sur les crânes garnis, ces forêts vierges des coups de peigne, à ce que prétendent les membres de l'alliance, la lutte va être chaude et si on ne se prend pas aux cheveux c'est que les armes ne seraient pas égales.

Pour moi j'applaudis de grand cœur à cette révolte. Maud prétend que je n'ai pas de cheveux; si le cas était vrai, l'assertion de ma charmante voisine ne pourrait que me faire plaisir: j'ai toujours aimé un crâne bien nu et bien blanc. N'y a-t-il pas des rédacteurs en chef de journaux, des médecins, des pharmaciens, des avocats qui n'ont pas un cheveu sur

la tête? Pouvez-vous, cependant, me trouver plus d'intelligence et plus de savoir que dans ces crânes-là? Espérons que le genou va avoir enfin sa revanche sur la brosse; c'est ce qu'on pourra appeler le triomphe de la nue propriété!

Vous conviendrez, par ce qui précède, que les renseignements fournis par un journal ne sont pas à dédaigner. La nouvelle que les chauves font des préparatifs formidables pour attaquer les chevelus vaut bien celle de la victoire d'un Osman quelconque en Egypte. Grâce aux gazettes chacun peut, maintenant, raconter sa petite histoire de haute actualité; le fait du jour est à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Les organisateurs du banquet offert à notre sympathique confrère M. Lessard, et qui n'étaient certainement pas actionnaires de compagnies d'éclairage par le gaz ou par l'électricité, avaient donc bien raison d'étaler cette modeste inscription sur les murs de leur salle: *De la Presse jaillit la lumière!*

TOUCHATOUT.

UNE SÉANCE DANS UNE BASSE-COUR.

Il faut d'abord vous dire que mon cousin possède la plus belle basse-cour qu'il soit possible de voir; sa femme est amateur de bipèdes emplumés, et elle élève bien des bêtes inutiles, tout simplement parce qu'elle les trouve jolies. Tout le monde était occupé à la ferme; je me suis dirigé en flânant vers la basse-cour, et, refermant derrière moi la porte de la spacieuse enceinte qui contient les chères bêtes de ma cousine, je me suis assis sur un large bloc de pierre, et je me suis mis à fumer tranquillement, en examinant le peuple ailé qui m'entourait.

Quelle activité, quel mouvement, quel bruit, grand Dieu! On se serait cru dans une assemblée parlementaire; tout le monde parlait à la fois, les voix aiguës dominaient les autres, en perçant le tympan de l'auditoire: l'auditoire, c'était moi.

Je possède, entre autres facultés rares et précieuses, celle de comprendre le langage des animaux. Aucune de leurs intentions ne peut m'échapper; aucune des finesses de leur langage n'est perdue pour moi: je ne saurais expliquer ce don particulier, et je me borne à l'affirmer. Ma présence effaroucha tout d'abord les habitants de la basse-cour; ils se réunirent en coterics pour se communiquer leurs impressions.

—Ce doit être un garçon nouvellement attaché à notre service, disait une petite poule blanche huppée en me regardant dédaigneusement par-dessus l'épaule.

—Il est bien vieux pour s'acquitter convenablement de ces fonctions délicates, répondit une poulette qui singeait les grands airs de sa compagne.

Une vieille poule s'avança vers moi, clopin clopant, se tourna en profil afin de m'examiner plus facilement, et s'écria:

—Dieu! qu'il est laid! puis se sauva pour rejoindre sa bande.

—Comment! ma bonne vieille, vous en êtes encore à vous exclamer sur la laideur humaine! lui dit une jeune compagne avec ce ton méprisant que je croyais jusqu'ici être un apanage exclusif de la jeunesse contemporaine, lorsqu'elle s'adresse à ses vieux parents. Mais il n'y a rien de plus laid que l'homme; et ça se dit le roi de la création! Il n'est point d'animal qui ne soit mieux doué que lui, et il en est bien persuadé, allez, puisqu'il emprunte quelque chose à chaque espèce vivante pour se vêtir et se nourrir.